

Zitiervorschlag: Justus Van Effen (Hrsg.): "LXII. Discours", in: *Le Misanthrope*, Vol.2\021 (1711-1712), S. 171-180, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.1720

LXII. Discours

Quand j'étois à la fleur de mon âge je me divertissoit extraordinairement à la *Foire de la Haye*, dont j'attendois le retour avec impatience. Je me plaisois sur-tout à y voir les Personnes de Distinction des deux sexes, assemblées à une certaine heure du matin, pour donner & pour recevoir des présens. Si on ne donnoit pas toujours des choses estimables par leur valeur, du moins troquoit-on de ces jolies bagatelles dont on peut tirer quelque usage ; & les Dames étant masquées ne se faisoient pas une affaire de provoquer les Cavaliers à cet agréable commerce. Cette coutume fait bien sentir que la Galanterie est de toutes les Nations ; & les *François*, qui se piquent de surpasser les autres Peuples par rapport aux manières galantes, devroient être jaloux de n'être pas les auteurs d'une si agréable coutume.

J'ai voulu, cette année, m'en rafraîchir la mémoire ; mais les choses m'ont paru bien différentes de ce qu'elles étoient autrefois.

Je veux bien me rendre justice, & croire que le changement que l'âge a fait dans mes sentimens, contribue à celui que je trouve dans ce Commerce.

Il est sur que tout ce que nous avons vu étant jeunes, se présente à notre imagination d'une manière plus agréable ; que ce que nous voyons de plus brillant dans la vieillesse. Le souvenir de nos plaisirs passés, ramène avec lui l'idée de la jeunesse où l'on goûtoit ces plaisirs avec vivacité, & c'est ce dernier souvenir qui prête à l'autre la plus grande partie de ses agrémens.

Je m'imagine pourtant que le changement que j'ai cru découvrir dans cette jolie manière de troquer, n'est pas tout-à-fait imaginaire.

Peu de Gens de Distinction s'en sont mêlés, & je n'ai guères vu donner que dans le dessein de jeter ce qu'on recevoit, & de faire jeter ce qu'on alloit donner. N'est-ce pas une sottise risible, de remplir ses poches de babioles dont à peine un enfant voudroit se charger, & de venir se hâler deux heures pour prodiguer ces fadaises à toutes sortes de personnes ? Quel bonheur pour certaines gens d'avoir l'imagination dérégulée ! ils ne se divertiroient jamais s'ils n'avoient ce défaut de plus.

D'un côté de la Foire on voit des gens ridiculement déguisés, ne s'en pas tenir à donner des bagatelles aux Dames ; ils veulent encore leur rendre le masque utile, en leur donnant des sottises, qui naturellement doivent répandre la honte & la confusion sur leur visage.

Il est vrai que le masque rend service à quelques autres, déroband à nos yeux leur incapacité de rougir, & qu'il n'y a qu'une simple sottise à insulter celles-là ; au-lieu qu'il y a de l'insolence à ne pas ménager la pudeur de celles qui en ont. Si ceux que je censure ici sont gens de famille, qu'ils répondent mal à leur naissance ! Et si ce sont des faquins, qu'ils savent bien leur métier !

D'un autre côté, on voit une troupe de Comédiennes, étaler au grand jour des habits & du fard, qui naturellement ne devroient être éclairés que de la chandelle. Elles sont suivies d'un détachement de la Synagogue, dont les juste-au-corps magnifiquement brodés font paroli aux habits de théâtre, de leurs Maîtresses.

Ici des Femmes, dont l'infamie est encore plus dégoûtante, viennent se mêler effrontément aux honnêtes-gens. Elles ont beau se déguiser, leurs airs canailleux ne leur permettent pas d'en imposer un seul moment.

En-vain vous prétendez, grossièrement rusées,

Par l'éclat emprunté d'un habit imposteur,

Relever vos grâces usées,

Et sous le masque encore excroquer quelque cœur.

Si vous vous déguisiez en personnes d'honneur,
Que vous seriez bien déguisées.

Ne pourroit-on pas facilement tirer quelques réflexions morales de ce troc de babioles ? & n'est-ce pas une fidèle image de la conduite de presque tous les hommes ? À quoi s'occupe-t-on pendant cinquante ou soixante ans que l'on vit ? à faire un échange de colifichets.

Que font ces Galans imposteurs,
Qui tous les jours changeant de Belles,
Leur vont débiter des nouvelles,
Et les accabler de douceurs ?
En échange on leur rend de petites saveurs,
Petits coups d'œil, petits souris trompeurs.
N'est-ce pas faire un troc de bagatelles ?
Que font ces deux Complimenteurs,
Qui paroissent être en extase ?
La langue à peine a-t-elle assez d'emphase
Pour exprimer leur zèle, & leurs ardeurs :
Un murmure confus leur tient lieu de paroles,
Ils donnent encens pour encens,
Pour vains discours phrases vuides de sens :
N'est-ce pas faire un troc de babioles ?
Que fait ce Courtisan flateur,
Dans sa folie ambitieuse
D'un Prince vicieux infame adulateur ?
Pour sa bassesse ingénieuse
On lui donne un espoir trompeur ;
Sa lâcheté se paye en promesses frivoles,
Ne fait-il pas un troc de babioles ?
Que fait ce livide Usurier,
Qui sans cesse donne en échange
Du papier pour de l'or, de l'or pour du papier ;
Et dans son coffre-fort toujours des sacs arrange,
Que pour son propre usage il n'ose manier ?
S'il ne se sert jamais de ses chères pistoles,
Qu'est-ce que son commerce ? un troc de babioles,
Que fait un malheureux Auteur,
Par ses productions nouvelles,
Plus brillantes qu'essentielles ?
S'il s'acquiert à souhait un inutile honneur,
Ne fait-il pas un troc de bagatelles ?
Dans ce troc ridicule ainsi l'âge s'écoule,
Jusqu'à ce que la mort nous tire de la soule.
Alors dissipant son erreur,
Notre esprit s'aperçoit que dupé par le cœur,
Il a troqué du tems l'utilité réelle
Pour de la bagatelle.

J'étois occupé, dans une rue écartée de la Foire, à faire de pareilles réflexions, quand j'aperçus dans une boutique un jeune homme de mes amis qui s'amusoit à écrire quelque chose. J'approchai, ne doutant point qu'à

la faveur du Commerce il ne voulût glisser quelque Billet-doux. Voici de quoi rire, me dit-il, dès-qu'il m'aperçut ; je fais un Commerce de Madrigaux avec une Inconnue, & voici déjà le quatrième *Inpromptu* que je lui prépare.

Je le priai de me montrer les Billets de la Belle, & ses Réponses qu'il avoit écrites dans ses tablettes. Le premier Madrigal qu'il avoit reçu, n'est pas de la façon de cette Dame, elle l'avoit seulement appliqué au sujet ; le voici.

I. MADRIGAL

Quand je vous donne Vers on Prose,

Galand Thyrsis, je le sai bien,
Je ne vous donne pas grand'chose,
Mais je ne vous demande rien.

REPONSE

Belle Iris vous me faites rire ;

Si vous ne me demandez rien,
Cette affaire vaut-elle bien,
Que l'on s'amuse à me l'écrire ?

Voilà qui n'est guères galant, Monsieur Thyrsis, lui dis-je ; n'avez-vous pas honte de répondre d'une manière si brusque à cette obligeante Inconnue ? Il y a apparence que son air & ses manières ne vous ont pas prévenu en sa faveur. Au contraire, me répondit-il ; elle est toute des mieux faites, & la beauté de ce que le masque ne cache pas, m'a ébloui ; mais vous êtes du vieux tems, & vous ne savez pas qu'il n'y a rien de tel que les manières brusques pour réussir auprès des Femmes. Voyez son second Billet.

II. MADRIGAL

Vous n'avez pas l'esprit qu'on diroit bien :

Non, non, Thyrsis, votre air nous en impose :
Qui dit qu'il ne demande rien,
Veut bien recevoir quelque chose.

REPONSE

J'en conviens, j'avois tort de ne vous pas entendre :

Mais vous pouviez aussi vous faire mieux comprendre.
En donnant le premier on fait apercevoir,
Qu'on souhaite de recevoir.
Un Fichu, des Rubans, on quelque Tabatière,
Croyez-vous, beau Thyrsis, que ce soit mon affaire ?
C'est bien un plus noble dessein
Qui m'a mis la plume à la main.
Je veux de vous ce qu'une Fille fière
Ne sauroit se résoudre à donner la première,

Et que plusieurs Amans me demandent en-vain.

REPONSE

Vous voulez donc mon cœur, la Belle,
Le prenez-vous pour une bagatelle
Qu'on donne sans y regarder ?
Démasquez-vous du moins pour me le demander.
Quand on en fait maîtresse une Beauté connue,
Dont l'esprit & le cœur ont passé la revue,
C'est encore bien hasarder.

IV. MADRIGAL

A me donner son cœur qui trop longtems balance,

Sans saisir le moment de ma facile humeur,
Veut bien livrer son ame à la douleur
D'une tardive repentance.
Souvenez-vous, Thyrsis, qu'un excès de prudence
N'est pas la route du bonheur.

J'avois bien de la peine à m'imaginer, qu'effectivement ce jeune homme eût fait un pareil commerce de Madrigaux, & je prenois tout cela pour une gasconnade concertée. Le Lecteur sera sans doute de mon sentiment. Le moyen de se persuader qu'en pleine Foire, au milieu de tout ce fracas, on puisse faire sur le champ tant de Madrigaux, quelque peu qu'ils puissent valoir.

Je le dis naturellement à mon jeune ami, qui me soutint fort & ferme qu'il n'y avoit pas la moindre fiction dans cette aventure. Les protestations qu'il me fit là-dessus, lui firent perdre le tems de répondre au dernier Billet de la Dame. Il n'a pas un génie fort propre à faire des impromptus ; & dans le tems au'il alloit donner encore la torture à son esprit, pour ne pas démentir la bonne opinion que son Inconnue paroissoit avoir de lui, on le tire par la manche, il se tourne, c'étoit la personne en question. Elle vit bien que sa réponse n'étoit pas encore prête, & lui fit signe de la suivre.

Je fis tous mes efforts pour ne les point perdre de vue, & après avoir traversé quelques rues, en les suivant, je m'aperçus que la Dame se découvrit. Jamais surprise ne fut pareille à celle de notre jeune homme. Il vit, non pas un visage desagréable, au contraire, un visage tout-à-fait mignon ; mais il vit sa propre sœur, qui avoit emprunté les habits & la main d'une Amie qui l'accompagnoit, pour voir si son frère étoit homme à donner dans la bonne fortune. Je suis fâché pour le Lecteur, que cette aventure, dont le commencement promettoit une fin plus romanesque, n'ait pas répondu à son attente, & qu'une Sœur se soit fourrée dans l'endroit où l'on vouloit une Maîtresse : mais ce n'est pas ma faute, ni celle du Cavalier non plus.